

# Franc-Côte

Sybille Marchetto

*Il n'y a pas de gentils ou de méchants dans une guerre, il n'y a que des assassins et des morts.*

*4316, Forêt de Guylbin*

L'odeur de peur se mêle délicatement à celle, fruitée, de ces herbes que les Elfes sylvaines utilisent pour se parfumer les cheveux. Ses doigts froissent sous son nez les quelques longs cheveux rouges qui se sont pris dans les branches et il esquisse un sourire de plaisir. Ce mélange-ci est plus citronné, si particulier. Il le reconnaîtrait entre tous et la terreur qui s'y est glissée fait dresser son envie.

Elle ne doit plus être qu'à quelques mètres à peine, probablement à l'abri de ces arbres plus hauts dont il distingue la fine silhouette dans cette nuit étoilée. Il rirait presque, mais il retient un éclat dément au bord de ses lèvres. Encore quelques pas.

Elle est là, biche aux abois, les sens tendus, prête à bondir. Et elle le voit enfin, ses yeux s'écarquillent brusquement, elle sursaute.

Mais elle ne fuira pas. Gémissements de douleur, pleurs, cris qui l'excitent tant, rien ne sera perceptible par d'autres oreilles que les siennes car la cité est trop loin.

Peut-être un animal, attardé dans cette nuit...

— Je n'ai qu'à faire un geste pour ouvrir ta sale petite gorge, lui dit-elle d'un air mauvais.

Assise sur Saën, Cendre a posé sa lame sur sa gorge et le maintient immobile. Pourtant, son visage ne trahit aucune peur, il la regarde simplement. Il sait que, si elle ne l'a pas tué quand elle l'a surpris, elle ne le tuera pas de sang-froid.

Ils restent un long moment, là, immobiles, les yeux dans les yeux.

Puis la dague s'échappe des mains de la guerrière sylvaine et le nécromant la saisit, la prend comme il l'a prise tant de nuits.

Wulfraan est suffisamment loin pour ne pas les voir, mais son ouïe fine, décuplée par cette forme de loup qu'il a empruntée, lui rend perceptible le moindre son. Il l'entend si nettement

gémir de douleur et de plaisir. Il est désespéré. Il n'a qu'à faire un bond pour sauter à la gorge du bourreau et mettre fin à sa vie, libérant ainsi sa nièce, mais est-ce bien là ce que Myrania attend de lui ?

Son cœur se serre. Il a vu Cendre et Cenlivane grandir et s'épanouir et lui qui n'a pas d'enfants les aime comme ses propres filles. Bien sûr, elles n'ont pas mené une vie exemplaire, mais c'est compréhensible quand on est jeune et énergique. Là, pourtant...

Le nécromant, drapé dans ses longues robes noires, s'éloigne. Son allure est vive, pressée. Plus lentement, Cendre marche au hasard, confuse. Elle passe à côté du loup et sursaute. Mais l'animal la regarde et ne fait aucun geste qui pourrait l'effrayer. Alors elle s'approche de lui, tend la main. Il avance le museau et s'y frotte affectueusement. Elle tombe à genoux et se met à pleurer. Il reste là, comme pour lui manifester son soutien.

Quelques minutes se sont écoulées quand elle relève la tête et plonge son regard dans le sien :

— Je suppose que toutes mes angoisses paraîtraient bien futiles à un animal, dit-elle doucement. A qui pourrais-je parler ? Qui pourrait me comprendre ? Il brûle au fond de moi comme un poison dont je ne sais me passer...

#### *4317, Forêt de Guylbin, sud*

Il n'y a plus aucune trace de vie dans le camp orc. Avec une rage dont ils n'auraient pas dû être capables, les Elfes sylvains ont tué, massacré, égorgé... Saën est là, Cendre le sait, son cadavre n'était pas parmi les corps des Elfes sombres qu'ils ont rassemblés avant de les brûler. Elle le sent. Un bruissement imperceptible dans un buisson. Elle bondit.

Il est là, à sa merci, vidé de ses pouvoirs et de ses forces, son visage bleu saphir curieusement blême. Pourtant, il semble serein, apaisé.

— Chien, lâche-t-elle, écumant de haine, comment peux-tu être encore en vie ?

Elle a posé la pointe de son épée sur sa gorge et sa main ne tremble pas.

— Pars, quitte Guylbin et n'y reviens jamais. Si tu remets un pied sur ma terre, je te trouverai et je te tuerai où que tu sois.

— Je sais, répond calmement l'Elfe noir. Mais le monde ne se limite pas à ton petit pays.

Il la regarde et ajoute :

— Nous nous retrouverons en d'autres lieux. Je suis gravé en toi comme tu es gravée en moi... à tout jamais.

Elle hésite et cherche à déchiffrer son regard. Elle pense y trouver mensonges et n'y lit qu'un profond désir pour elle. Et ce désir la gagne, l'envahit. De rage, elle lève son bras et l'abat sur le nécromant. L'armure de métal blesse Saën, affaibli, qui s'écroule sur le sol. Avec une envie folle de le tuer pour mettre fin à ses tourments, elle le frappe encore d'un coup de pied puis d'un autre. Et, soudain, elle prend conscience de l'horreur de son geste. Sa mère lui a appris : le guerrier tue, mais ne s'acharne pas. L'Elfe à terre est inconscient.

Honteuse, les yeux plein de larmes, elle s'enfuit.

Le vent sèche ses larmes, bourdonne à ses oreilles.

Elle court.

Son cœur bat, s'affole.

Elle court.

Son pied se prend dans une racine qu'elle n'a pu voir et elle tombe au sol. Elle reste là, immobile, le visage étouffé par l'herbe. Son cœur veut le tuer, mais son corps brûle de désir. Maintenant, elle donnerait tout pour qu'il soit là et...

Elle sent une présence et se relève. Un loup la regarde. N'est-ce pas le même loup que l'autre nuit ? Elle s'approche de lui et il ne fait pas un geste. Alors elle passe ses bras autour de son cou et sanglote bruyamment.

— Je peux entrer ?

Le vieux druide relève la tête et sourit.

— Bien sûr, ma nièce, entre.

Cendre pénètre dans la maison, l'une des plus élevées d'Illuanor, et prend place dans un fauteuil profond.

— Puis-je te servir une infusion ? questionne Wulfraan.

Mais la guerrière répond :

— Non, je voulais juste voir ce que tu faisais.

— Ce que je fais ? Ça n'a rien de très passionnant. Je n'ai pas d'épée et les jeunes gens qui suivent mon enseignement n'ont pas la vigueur de tes frères d'armes, dit-il avec un léger sourire.

Mais Cendre ne réagit pas.

— Je peux rester ? demande-t-elle simplement.

La nuit est tombée.

— Tu devrais peut-être rentrer, Cendre ? N'as-tu pas des amis qui t'attendent pour le dîner ?

— Non, non, répond la guerrière, l'air absent.

— Ta famille s'est inquiétée pour toi, ces derniers temps. Ton père te croit atteinte de mélancolie.

L'Elfe des bois esquisse un sourire.

— On ne peut pas toujours être gaie, s'excuse-t-elle.

— Oui, mon enfant, répond le druide d'une voix très douce. Surtout quand une ombre a envahi notre cœur et nous torture.

A ces mots, Cendre sursaute et regarde son oncle dans les yeux.

— Tu peux me faire confiance, douce enfant, lui dit le druide en s'approchant d'elle pour caresser sa joue, Myrania garde une voie pour chacun de nous.

*4353, quelque part dans les Terres de l'Ouest*

En toute autre circonstance, il se serait brillamment tiré de cette situation, mais ces dernières semaines l'ont vidé de ses forces et, épuisé, il se retrouve impuissant face aux cinq bandits qui l'ont attaqué.

Il est tombé à genoux et, au travers d'un épais brouillard qui endort sa conscience pour rendre la fin plus douce, il entend le bruit métallique de l'arme invoquée de son dernier soldat. Le squelette, animé par un reste de magie, le défend sans conviction et tombera rapidement sous les coups de ses ennemis.

Le nécromant pense à l'ironie de son sort et se prépare à recevoir le coup de grâce.

Pourtant, quoique sa conscience soit embrouillée, il sait brusquement que la scène a changé. L'un des bandits s'écroule, la gorge tranchée. Délire-t-il ? Il semble que non puisqu'une main ferme se tend vers lui et l'aide à se relever.

Devant lui se tient une Elfe des bois. Vêtue d'une armure de cuir usée, elle le regarde et il semble qu'elle lui sourit. Le sang frais goutte de son épée qui pend à sa main droite.

Le nécromant est désespéré, c'est la dernière chose à laquelle il pouvait s'attendre.

— Je suis Cenlivane, se présente-t-elle sans formalités.

— On me nomme Kirien... mais pourquoi m'avez-vous aidé ? s'étonne l'Elfe saphir en dévisageant la guerrière.

— Parce que tu es riche, répond-elle simplement en désignant ses vêtements qui, quoique malmenés récemment, sont de facture précieuse. Et que tu as besoin d'un garde du corps.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, remarque Kirien pragmatique.

— Peu importe, tu m'es désormais redevable de ta vie. Tu me paieras quand nous aurons retrouvé la civilisation.

— Et si je ne m'acquittais jamais de cette dette ? s'inquiète l'Elfe saphir.

Cenlivane esquisse un sourire cruel :

— Ne pas me payer ? Voilà bien une drôle d'idée.

Le soleil se couche à l'horizon et Cenlivane ferme les yeux, laissant les derniers rayons caresser son visage.

— Vous ne semblez pas sur vos gardes, remarque Kirien en s'approchant d'elle.

L'Elfe sylvaine rouvre les paupières et regarde l'Elfe saphir, un sourire léger sur les lèvres.

— Je devrais ?

— Je le suppose. Vous êtes loin de chez vous, vous voyagez dans des terres hostiles en compagnie d'un enfant de vos ennemis.

La guerrière éclate de rire.

— Ta jeunesse est rafraîchissante. Ici, nous ne sommes pas les représentants d'alliances elfiques : tu es un fragile petit nécromant et je suis le seul guerrier qui n'a pas l'intention de te faire la peau. Puis toi comme moi avons hâte d'apercevoir Franc-Côte et c'est bien le seul objectif que nous devons poursuivre.

Kirien ne répond pas tout de suite, dévisageant la Sylvaine de son regard noir et perçant, presque brûlant.

— Je pourrais vous tuer dans votre sommeil, faire de vous un esclave mort et zélé.

Cenlivane rit de plus belle :

— Et ton esclave mort manie l'épée aussi bien que moi ?

Tandis qu'elle parle, elle a saisi la longue lame posée dans l'herbe, près d'elle, et la fait tourner comme un fétu de paille. Kirien esquisse un léger signe de tête, révérence discrète et courtoise.

— Je dois m'incliner, madame, je ne pense pas que ce soit effectivement le cas.

— De plus, continue l'Elfe moqueuse, je doute que ton zombi produise les mêmes effets que moi.

Cenlivane laisse tomber ses vêtements, dévoilant un corps splendide marqué, par endroits, de légères cicatrices.

— Si j'étais toi, je profiterais de cette pause pour me décrasser, nous avons avalé de la poussière depuis trop de jours.

Et elle plonge dans la rivière qu'ils ont suivie depuis quelques heures. L'épée est restée dans l'herbe, près des vêtements tombés. L'Elfe saphir regarde la guerrière s'ébattre dans l'eau courante. La longue marche de la journée ne semble pas l'avoir épuisée. Il aurait pu voler son épée, ses vêtements, son sac... mais elle ne craint rien ni personne.

D'une certaine façon, elle n'a pas tort car il l'a vue à l'œuvre tous ces jours qu'ils faisaient route ensemble. Si tous les Sylvains sont à l'image de cette guerrière, ce n'est pas étonnant qu'Illuanor ait tant de fois repoussé les armées de son peuple.

Il soupire. L'eau est tentante, il se sent poussiéreux et sale, mais l'idée de se baigner en compagnie de la fouguese représentante de ses ennemis lui fait horreur. Afin de prendre son mal en patience (la rivière sera encore là quand l'Elfe dormira), il rassemble quelques morceaux de bois pour préparer un feu.

Dans la journée, pendant leur marche interminable, Cenlivane s'arrête pour chasser lièvres, petits oiseaux, un cerf même une fois ou cueillir des baies, des racines, des feuilles aux différentes vertus. Et cela ne ralentit ni son bavardage ni sa progression. Force de la nature... Il ne se souvient pas avoir vu pareille énergie de sa courte vie (une quarantaine d'années tout au plus).

Parfois, elle prend le temps de lui apprendre quelques secrets d'herboriste, une sorte de clin d'œil peut-être à l'évidente supériorité qu'elle s'accorde sur lui.

Qui est-elle exactement ? Il n'en sait rien, elle n'a rien voulu décliner d'autre que son prénom. Mais il doit s'avouer que traverser ces contrées en sa compagnie est rassurant et... distrayant.

Le matin même, elle lui a affirmé qu'ils seraient à Franc-Côte dans moins d'une semaine et, étrangement, au fond de lui, un sentiment ténu regrette déjà la séparation prochaine.

Franc-Côte, terre de neutralité commerciale où ils se sépareront pour ne plus jamais se revoir.

La nuit, mère protectrice du peuple saphir. Fraîche et apaisante et pourtant bruyante pour qui sait l'écouter.

Kirien passe sur ses membres douloureux les herbes cueillies par la guerrière et enfermées dans un petit sachet. Il a grandi dans la sombre cité d'Ankomnia, dans le confort assuré par les appareillages sophistiqués et la présence de nombreux esclaves. L'Elfe des bois force son admiration : elle semble trouver dans cette nature le luxe des plus belles demeures.

Tout est paisible autour de lui et sa vision nocturne lui donne le sentiment de maîtriser ces instants.

— Un Elfe noir pudique, drôle de concept, lance brusquement la voix de Cenlivane et Kirien s'agite, désagréablement surpris.

— Il ne faut pas avoir honte, mon petit, enchaine la guerrière, tu es bien trop mignon pour ne pas en faire profiter une vieille Elfe qui n'a rien consommé depuis des semaines !

Maudits Elfes sylvains ! Même s'ils voient moins bien que lui dans l'obscurité, ils y voient quand même bien assez pour l'importuner !

Vivement Franc-Côte et ses auberges, pouvoir faire sa toilette dans une vraie salle de bain...

— Le monde civilisé, lance Cenlivane tout en effectuant un geste ample et théâtral. Franc-Côte est encore un peu loin, mais nos chemins se séparent ici. J'ai une réputation à préserver.

La guerrière regarde Kirien et un clin d'œil malicieux illumine son visage.

— Tu imagines la tête que feraient les Hauts Elfes s'ils savaient que je les escorte tout comme j'ai escorté un nécromant ? Je me demande si ça augmenterait mes tarifs ou les feraient chuter méchamment.

La guerrière rie tout en vérifiant ses paquetages.

— Que je n'emporte pas tes affaires dans mes bagages, je ne veux pas rentrer chez moi avec des ailes de chauve souris séchées. Par contre, je vais te laisser les instructions nécessaires pour que tu me paies ma petite escorte. Et n'oublie pas le pourboire, personne n'a envie que je sois son ennemie.

— Si vous voulez un bonus, puis-je en attendre un en retour et goûter à votre chair ? Vous pourriez vous vanter alors d'avoir fait l'amour avec un nécromant...

A peine les mots sont-ils sortis de sa bouche que Kirien se mord violemment la lèvre. Comment pareille sottise a pu lui échapper ?

Les jours ont passé et l'Elfe sylvaïne, mélange de puissance brute et de rustrerie animale, a éveillé d'étranges sentiments chez le nécromant urbain et policé. L'idée qu'il ne la reverra plus, l'envie de goûter à ce fruit ennemi...

— Une Sylvaïne ne loue son corps qu'avec une épée ! réplique Cenlivane qui semble soudainement contrariée.

Kirien s'empourpre. Jamais il n'a souhaité offensé la splendide guerrière et sa morale rigide le met à mal.

— L'envie de vous m'a fait prononcer des paroles bien malheureuses, je n'imaginai pas...

La Sylvaïne le dévisage, perplexe, et comprend qu'il est bien plus embarrassé qu'elle. Tout au long de leur périple, il n'a jamais eu le moindre geste ou propos irrespectueux.

— J'ai déjà couché avec des nécromants... mais aucun dont j'ai connu le nom.

Et la guerrière, une lueur malicieuse dans ses yeux verts, s'approche de Kirien. L'une de ses fines mains glisse dans les longs cheveux blancs de l'Elfe noir, dégageant son front.

— Dont j'ai connu le nom, reprend-elle, ou étant sobre.

Le nécromant a encore quelques secondes pour s'interroger sur les questions étranges que la guerrière fait naître en lui. Ses propos sont crus, mais s'accompagnent d'un sourire si lumineux qu'il ne désire que s'y perdre.

Pourtant, quand elle plante ses ongles de louve dans sa peau saphir, il n'est plus qu'un animal sauvage affamé.

Laurentia des Tanään'Danal est probablement l'Elfe la plus riche et la plus puissante de Franc-Côte, mais c'est néanmoins elle qui, le plus souvent, ouvre la porte de sa maison au visiteur.

— Cenlivane ! s'exclame-t-elle ce soir là. Quel merveilleux vent t'a ramenée jusqu'à nous ?

— Un vent du sud, tantine chérie, répond la guerrière en pressant Laurentia contre elle.

Comme toujours, la maison du clan des Elfes des bois respire l'activité : départs en mission, retours de guerre, mercenaires en transit.

— Tu ne me demandes des nouvelles de personne ? s'étonne Laurentia tout en apportant à sa nièce une tasse de vin chaud et quelques biscuits.

— Je suppose que tu te presserais s'il y avait des nouvelles graves, commence Cenlivane, puis elle fait une petite pause, trempant ses lèvres dans le vin, avant de reprendre :

— Pour tout ce qui n'est pas grave, je crois que ça attendra que j'aie dormi. J'ai l'impression d'avoir parcouru à pied tout le monde connu.

Encore une pause suivie cette fois d'un grand éclat de rire :

— Non, ce n'est pas une impression, c'est bien ce que je viens de faire.

#### *4354, Port de Franc-Côte*

Cendre fait halte et regarde. La large route, parvenue au sommet de la colline, plonge ensuite vers la ville tentaculaire qui s'étend le long de la côte. La mer pénètre mollement les agglutinements de maisons par de sinueux canaux et se fait petit à petit avaler par de nouvelles constructions.

Tout est si différent. Elle se souvient encore de son premier séjour ici, trente-cinq ans plus tôt. Sa sœur Cenlivane a mis au monde une petite bâtarde, une demi-humaine, et elle est venue porter les vœux et cadeaux de la famille, restée à l'ombre des arbres.

Au-delà des maisons, des canaux et des ruelles, de larges ponts de bois forment un port immense, démesuré, et les vaisseaux qui y sont amarrés proviennent de tous les coins du monde.

Ses yeux perçants d'Elfe détaillent les voiles, les drapeaux, les coques sculptées. Son cœur se serre, mais elle réprime une angoisse diffuse. Aucun lieu ne peut être semblable à Illuanor, sa cité chérie, mais même la Forêt de Gylbin, où elle se niche, n'a pas toujours été un

lieu de paix. Sa main nerveuse se resserre sur le long bâton qui lui sert d'arme et dont les runes entrelacées indiquent qu'elle sert Myrania, la mère des Elfes et des justes. Et elle avance sur le chemin, ses foulées souples la menant rapidement vers le cœur de la cité.

Bruit, foule, piétinements, cris, marchandages. Ici, tout se vend, tout s'achète, tout se troque. L'Elfe réprime un reniflement de dégoût quand elle croise des demi-orcs. Elle est bousculée par de larges barbares, agrippée par des marchands aux faciès d'animaux. Elle frissonne à la vue d'Elfes sombres pouvant circuler en paix en ce lieu de commerce universel.

Si on la remarque, c'est pour la délicatesse de ses traits, la souplesse de son corps souligné par le léger pantalon de cuir, ses magnifiques cheveux rouges qui tombent sur ses épaules, mais nul ne s'offense de sa présence car, en cette cité, nul n'a d'amis ou d'ennemis. Il n'y a que marchands et marchandises, commerces et échanges.

Elle repasse mentalement la carte de la ville qu'elle a soigneusement apprise avant de quitter la demeure familiale. Mais le tracé se brouille dans sa mémoire maintenant qu'elle est sur place, au cœur de Franc-Côte.

— On dirait un animal aux abois, remarque une voix claire dans son dos. La cité est-elle si inquiétante pour un druide ?

Cendre sursaute et se retourne vers la voix familière... Un grand sourire illumine son visage.

— Thibert, ami et cousin, quel plaisir de te trouver là !

La druidesse se laisse aller aux accolades viriles de Thibert dont les mauvaises langues disent (probablement à juste titre) que sa large carrure ne peut être totalement elfique.

— Ton arrivée nous a été annoncée il y a quelques jours, commente l'imposant cousin en desserrant enfin son étreinte. Ta déesse t'envoie en mission ?

Thibert, comme la plupart des membres de la famille maternelle de Cendre, considère les affaires des dieux comme des affaires dont l'être avisé se tient à l'écart.

— Pas de mission, non, répond la Sylvaine en esquissant un sourire. Une simple visite de courtoisie à ma sœur et à ma famille.

N'en écoutant pas plus, Thibert lui passe le bras autour de la taille et l'entraîne rapidement dans un dédale de rues animées. Cendre se laisse porter, perdant la notion des distances et du temps. Il lui semble que Franc-Côte n'est qu'un immense labyrinthe de pierre.

Alors qu'ils traversent encore une rue nouvelle, elle ressent un léger picotement à la base des reins et, mue d'un pressentiment inquiet, elle scrute la foule autour d'elle. Et elle le voit, à quelques pas à peine. Et il la voit et un léger sourire passe sur ses lèvres minces. Puis il se fond dans la foule.

— Cendre, tout va bien ? questionne Thibert qui a senti sa cousine tressaillir.

— Nous sommes presque arrivés, ajoute-t-il en désignant une large bâtisse de pierres et de vitraux.

Sur la lourde porte d'entrée sont gravés les armes du clan des Tanään'Danal et Cendre sent ses craintes s'évaporer à la vue de ce symbole rassurant.

La Maison des Tanään'Danal est un immense manoir au sein des Quartiers Ouest, à quelques rues seulement du port. Cinq étages, pouvant accueillir une centaine d'hommes. Elle dispose de ses propres salles d'armes et d'entraînement et peut lever une armée. Et elle est dirigée depuis plusieurs décennies par Laurentia, la tante maternelle de Cendre.

C'est d'ailleurs Laurentia qui accueille la druidesse sur le pas de la porte, Laurentia, maître d'armes à la réputation sulfureuse, dont on dit à Illuanor qu'elle jette la honte sur le peuple sylvain et qui est, ici même, crainte et respectée.

Tante et nièce pénètrent dans la salle commune et Cendre est agressée par le brouhaha. Une vingtaine de ses cousins mangent, boivent, parlent... dans cet espace clos fait de pierres. Laurentia lit sur le visage de sa nièce malaise et crainte :

— Viens, suis-moi, je vais te montrer ta chambre, lui glisse-t-elle à l'oreille en l'entraînant par le bras.

Mais les convives ont remarqué leur entrée et les voix joyeuses crient « Cendre » en se précipitant pour étreindre la séduisante Elfe.

La nuit est tombée quand la druidesse se retrouve enfin au calme, seule dans une petite chambre semblable à toutes les autres chambres de la maison. Un simple lit, un bureau et une chaise, une armoire. Des murs blancs et un sol de pierre. Des draps propres. Un nécessaire à écriture dans le tiroir du bureau.

Cendre se déshabille et éprouve le carrelage dur sous ses pieds nus. Aucune chaleur. Aucune vie. Elle dispose ses paquetages. Quelques gestes méticuleux, recherchant un ordre inutile. Ça ne peut être que lui, si proche d'elle, là, dans cette ville.

— Saën, souffle-t-elle du bout des lèvres.

Elle s'approche de la fenêtre et observe la rue plongée dans une demi-pénombre. La vitre est froide sous sa joue, elle ferme les paupières.

*Elle ne voit rien, la nuit est si noire. Pourtant, elle sent sa présence. Lui doit la voir parfaitement. Elle prend conscience qu'elle est nue quand il la touche. Elle ne sent plus la légère pression de ses vêtements, mais son souffle chaud et son corps si près.*

Cendre sursaute. Dans la rue, des silhouettes passent, pressées, rappelant que la ville ne s'endort jamais. L'Elfe pose la main sur sa poitrine et sent son cœur affolé.

— Protège-moi, Myrania, prie-t-elle.

*La nuit est épaisse, sans lune, et la ville est invisible au-dessus d'elle. Elle sait où se trouvent les gardes qui surveillent les escaliers, mais elle est trop loin pour les voir.*

— Détends-toi, lui susurre-t-il à l'oreille. De quoi as-tu peur ?

— De toi, répond-t-elle, mais elle ne se défend pas.

*Elle sent ses mains, son souffle, ses lèvres, mais elle a fermé les yeux, pour ne plus le voir.*

— Laisse toi aller, glisse sa voix sournoise et elle frissonne de dégoût et d'envie.

*Elle a honte, elle le sait, mais son corps entier le réclame. Alors elle se soumet à ses ordres muets. Elle ne veut pas s'enfuir, elle voudrait juste mourir quand il aura fini... mais elle se laisse aller et, bientôt, elle oubliera tout.*

*Le lendemain, dans la salle d'armes, l'agitation est à son comble. Cenlivane a fini de se préparer et elle se tourne vers sa sœur :*

— Tu es si pâle, Cendre, tout va bien ?

*L'Elfe des bois ricane :*

— C'est toi qui me dis que je suis pâle ?

*Cenlivane hausse les épaules.*

— Tu ne devrais peut-être pas nous accompagner...

— Et rester là ? répond méchamment Cendre. Pour attendre que les messagers reviennent m'apporter la nouvelle de ta mort ou de celle de l'un des nôtres ?

— *Je ne fuirai jamais, ajoute-t-elle et son regard sombre contraste avec la pâleur de son teint.*

*Près de l'entrée, il y a un remous inattendu. C'est l'un des éclaireurs. Les voix portent jusqu'aux deux guerrières.*

— *Il y a des nécromants avec eux, des Elfes noirs !*

— *Des Elfes noirs ! peste Cenlivane. Que font ces chiens dans les rangs orcs, si loin de chez eux ?*

*Toute à sa rage de l'affrontement à venir, elle n'a pas vu la réaction de Cendre dont le cœur s'est glacé à la mention des Elfes noirs...*

La lumière du jour réveille Cendre. Il lui faut quelques fractions de seconde pour reconnaître la chambre où elle s'est endormie. Elle saisit des vêtements propres et se dirige vers les salles d'eau. Il y en a deux, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes. De même que les chambres sont toutes identiques, les deux salles d'eau sont bâties sur le même modèle : un grand bassin alimenté en eau courante et tiède.

A cette heure-ci, elle ne trouve que deux autres de ses cousines. Elle profite de l'instant, se relaxant, échangeant quelques banalités et herbes parfumées, utilisant un peu de cette poudre qui maintient le rouge flamboyant de ses cheveux.

Elle est prête à affronter la ville.

Elle a repéré le trajet jusqu'au temple d'Anténaos sur la carte qui occupe tout un mur du bureau de Laurentia. La moindre ruelle, la plus petite bâtisse y est soigneusement portée et, en minuscules caractères elfiques, la cité est annotée, référencée, identifiée. Elle ne peut s'égarer.

Elle marche à vive allure, décidée à ignorer cette foule grouillante d'êtres malfaisants que les gardes d'Illuanor ne laisseraient jamais errer dans leur belle forêt de Gylbin.

Franc-Côte est une des plus grandes cités du monde connu et l'Elfe doit traverser une bonne partie des Quartiers Ouest avant de rejoindre les Quartiers Nord où s'est établi le culte humain dont elle vient aujourd'hui chercher le soutien dans leur guerre contre les Elfes noirs.

Cendre est la simple messagère de son oncle Wulfraan.

Cendre. La druidesse si différente, réputée pour ses talents de combattante. Le corps d'une Tanään'Danal, taillé pour la guerre, souple et puissant. La « jeune » druidesse qui a passé plus d'un siècle sur les champs de bataille, l'épée à la main, les mains pleines de sang, et qui,

désormais, n'utilise plus pour se défendre que le simple bâton de Myrania la Douce, touchée à chaque blessure portée à un juste. Cendre, la ni druidesse ni guerrière, celle qui doit prouver son attachement à sa déesse sans déplaire au clan des Tanāan'Danal.

Le culte d'Anténaos a bâti sa cité même au cœur de la ville. Niché dans les Quartiers Nord, il s'est approprié plusieurs rues et dispose désormais de sa propre police, de ses propres lois et, dit-on, de sa souveraineté.

Cendre reconnaît immédiatement l'endroit quoiqu'il ait encore beaucoup changé. Ainsi en est-il des constructions humaines, changeantes comme leurs créateurs sont périssables.

Les rues sont larges et incroyablement propres, les immeubles s'élèvent, hauts, identiques, taillés dans une pierre blanche qui l'éblouit sous les rayons du soleil matinal. Les gens passent, rapidement, visiblement très occupés, sans un regard pour les autres. Des hommes vêtus, pour la plupart, des robes grises et blanches du culte humain. Des femmes, aux tenues plus colorées, suivies de plusieurs enfants et que la druidesse qualifie mentalement de « femmes de clercs » avec tout le mépris que cela suppose de la part de cette Elfe habituée à la solitude. Quelques hommes d'armes, dans des armures trop brillantes, paladins au service du dieu et visiblement peu habitués aux champs de batailles. Un sourire railleur passe sur les lèvres de Cendre.

Au cœur de l'alignement de rues droites et propres, s'élevant vers le ciel, arrogant, le Temple lui-même, immense, démesuré. L'Elfe s'en approche, le pas ferme, décidée à échanger le moins de mots possible avec ces créatures éphémères.

Comme elle s'y attend, elle est arrêtée par les deux hommes d'armes qui gardent l'entrée. Mais ils ne lui posent que peu de questions : le Temple se sait à l'abri derrière de multiples sortilèges et les Sylvains n'inquiètent personne, d'autant que le médaillon de Myrania brille sur la poitrine de la druidesse.

Cendre prend une profonde inspiration avant d'entrer. Les négociations n'ont jamais été une tâche dans laquelle elle excelle, mais, aujourd'hui, la Cité d'Illuanor compte et rassemble ses alliés et elle doit convaincre. Ce n'est pas le moment d'avoir des états d'âme...

Trop jeune, trop laborieux, l'Elfe à la peau saphir s'active et s'enfonce dans la mince fille de ses ennemis. Est-elle un bon coup, comme lui prétendent ses collègues, à vrai dire, il n'a pas le

recul pour l'estimer... mais, dans tous les cas, elle a cette saveur si particulière de l'interdit ; et si peu chère, à son propre étonnement, quand il l'a aperçue dans cette maison de passe près du port.

L'Elfe sylvaine pousse un ou deux gémissements polis. Mais son amant de quelques minutes se sent brutalement tiré en arrière par sa longue natte tenue fermement et met plus de temps que nécessaire pour faire volte face. Les yeux sombres de son maître le regardent.

— Que fais-tu ? demande Saën d'une voix particulièrement douce, quasiment inaudible.

Tout en parlant, il surveille la fille.

— Je... commence l'élève en bafouillant.

— Tu ? insiste Saën.

Puis, lentement, il se retourne vers l'Elfe sylvaine qui a reculé imperceptiblement.

— Et toi, ma belle, que fais-tu donc ici ? interroge le nécromant en se rapprochant d'elle.

Mais il ne lui laisse pas le temps de répondre. D'un geste précis et rapide, il attrape ses cheveux et, ayant sorti une longue dague de ses robes, il lui tranche la gorge. Le corps sans vie retombe sur le sol, ses grands yeux étonnés.

Recroquevillé, Elyun tremble.

— Connais tes ennemis... Une Elfe sylvaine ne se prostitue jamais, tes parents ne t'ont donc rien appris ? Pourquoi le ferait-elle, dis-moi ? Ce sont des animaux qui se nourrissent de plantes et de chasse, ils n'ont pas besoin d'argent, ils n'ont que des besoins d'animaux.

Saën appuie sur « animaux » tout en fixant méchamment son élève.

— Tu en connais beaucoup d'Elfe sylvain qui font la pute ? crache Saën à la face de son élève. Tu cherches quoi, exactement ? A dévoiler nos plans ? A faire assassiner tes frères pour tirer un coup ? Nous sommes en guerre, je pense que ton cerveau peut assimiler une information aussi simple. Nous sommes en guerre contre les Sylvains !

Puis le maître lève la main et le coup frappe Elyun qui ne bouge plus.

Kirien lève les yeux quand Saën entre dans le bureau qu'il occupe au cœur de ce bâtiment situé sur les quais, et il note tout de suite le petit sourire qui flotte sur les lèvres :

— Tu t'es bien amusé ? questionne-t-il, goguenard.

— Il faut leur faire peur, sinon ils n'apprennent rien, tu le sais bien, ricane le nécromant.

Cendre n'a qu'à suivre le chemin qu'elle a parcouru quelques heures plus tôt et elle s'éloigne des rues droites et propres.

A cette heure-ci, les passants sont moins nombreux et une nervosité incongrue s'empare de l'Elfe des bois. La combattante, qui a tué tant d'adversaires sur les champs de bataille, court bien peu de risques dans les rues de cette immense cité. Pourtant sa main se crispe sur son bâton et elle accélère l'allure.

Une silhouette sombre, sensiblement aussi petite qu'elle, la bouscule et elle se retourne vivement, mais la personne s'excuse aussitôt :

— Désolé, belle Elfe, de vous avoir heurtée.

Le cœur de Cendre se serre. La voix est douce, courtoise, aimable.

— Saën ? laisse s'échapper la druidesse.

— Cendre ? semble s'étonner l'Elfe saphir qui fait quelques pas vers elle pour qu'elle puisse mieux le voir.

— Douce et tendre maîtresse, continue-t-il, souriant. Quel plaisir de te revoir si loin de ta cité.

— Ne t'approche pas, crache Cendre en reculant.

— Mon désir n'a jamais été de t'importuner, toi si belle que ta pensée ne m'a jamais quitté.

Le regard du nécromant ne trahit aucune émotion, mais son sourire enjôleur accompagne chacun de ses mots.

— Tu ne vas pas fêter nos retrouvailles en me chassant ?

L'Elfe des bois hésite. *Myrania, pourquoi ai-je si peur ?*

Incapable d'articuler le moindre son, la druidesse tourne les talons et s'enfuit dans les ruelles sombres.

La voix du nécromant lui parvient malgré tout :

— Je suis à la Taverne des Six Doigts, Cendre, ne l'oublie pas.

Combien de temps a-t-elle couru ?

Le jour commence à poindre et couvre les toits d'une douce lumière. Cendre essuie les larmes sur son visage et regarde autour d'elle. Aucune bâtisse qui lui soit familière. La rue

contraste vivement avec les rues droites des Quartiers Nord. Elle prend alors conscience de l'odeur. Les ordures se mélangent au passage des... Orcs !

Une porte s'ouvre devant elle. La porte d'une taverne et elle entraperçoit la salle commune enfumée et bruyante. Un groupe d'Ogres lui fait face et l'un d'eux se met à ricaner en la voyant.

— Elle fait quoi, la petite Elfe, si loin de chez elle ?

— Qui a dit qu'on n'allait pas encore s'amuser un peu ? lui répond un autre en avançant vers Cendre.

En une fraction de seconde, la druidesse sent ses instincts guerriers se réveiller et elle tient fermement son bâton, prête à se battre, ne connaissant plus le doute, mais une voix cingle :

— On ne touche pas !

La druidesse reconnaît avec horreur la voix de son ancien amant et bourreau. Les Ogres ont un mouvement de recul et le premier qui a parlé crache avec mépris « Sale nécro ! », mais ils s'éloignent.

Saën s'approche de Cendre.

— Ma douce, ma belle, que fais-tu donc là ? L'auberge où je loge est à quelques rues.

L'Elfe des bois ne répond rien et le nécromant, passant sa main sous son bras, l'attire doucement. La druidesse sent la pression de cette main douce et chaude, ferme.

*— Laisse-toi faire, ordonne la voix de l'Elfe noir et, bien qu'il lui fasse horreur, elle se laisse aller, offerte et suppliante.*

*— Tu es à moi, souffle-t-il à son oreille et Cendre ne voit plus aucune autre réalité que le nécromant, en elle maintenant, maître de tous ses sens.*

Saën ouvre la porte de sa chambre et, avec cette même amabilité affectée qu'il affiche en permanence, invite la druidesse à entrer. Cendre obéit et il referme à clef derrière eux.

L'Elfe des bois, immobile au milieu de la petite pièce sordide, chambre modeste dans cette auberge des quartiers au sud du port, regarde autour d'elle sans rien voir. Sa volonté est absente. Sa déesse désapprouverait certainement sa présence ici, mais elle l'a abandonnée : il lui semble impossible de se retourner et de sortir.

Le nécromant s'approche lentement et elle sent ses doigts se poser doucement sur son bassin, prise ferme du maître dictant les événements.

— Presque quarante ans déjà et il me semble que c'était hier, murmure l'Elfe saphir.

Les mains remontent lentement et les lèvres se posent sur son cou. Un frisson léger, à peine perceptible, parcourt Cendre. Boutons de sa chemise défaits, les lèvres brûlantes se posent sur ses seins. Morsure enivrante. Elle ne bouge pas.

— Dommage que je n'ai aucun accessoire ici, sourit Saën, tu en aurais crié à perdre la voix.

Il l'a entièrement déshabillée et la mordille méchamment et, quoique sa raison s'en offense, le corps de la druidesse se met à vibrer de ce même désir qui, trente-huit ans plus tôt, l'a soumise à la volonté du nécromant.

— Tu te détends, mon ange, murmure Saën, c'est mieux. Tu es une bonne fille.

La lumière lui vrille les paupières et elle les ouvre avec difficulté. Une nouvelle nuit est tombée sur la ville et la lune, pourtant bien pâle, semble la narguer. Cendre se rend compte qu'elle a dû s'évanouir. Elle refuse de se remémorer les événements de la nuit, mais tout lui revient, en flots désordonnés.

Saën est tout près d'elle, lui tournant le dos, penché sur ce qui doit être une table de travail. Devant lui, des parchemins et fioles, un empilement de boîtes de différentes tailles, plusieurs couteaux et des lames plus effilées...

Elle se soulève avec difficulté et le nécromant se tourne vers elle :

— Tu te réveilles ? Viens vers ton maître, petit animal aux cheveux rouges.

Toujours ce même sourire, ce regard dur sans trace d'émotion. La mort ne peut être que le dernier recours, lui apprenait son oncle Wulfraan, probablement le druide le plus respecté d'Illuanor. Tu pourrais tout simplement quitter cette chambre, aurait-il probablement ajouté s'il l'avait vue alors.

Cendre marche vers Saën et le nécromant referme ses mains sur ses hanches. Elle sent le bout de sa langue contre le bas de son ventre et elle frissonne. *Je ne suis qu'une servante indigne, Myrania, sans volonté.* De grosses larmes montent à ses paupières et l'Elfe noir, qui les voit, est empli d'une incroyable jouissance. Faibles Elfes des bois que son peuple anéantira bientôt, jusqu'au dernier... sauf peut-être...

Les lames, sur le bureau, brillent dans la pénombre, phares au travers des larmes de la druidesse. Saën, le visage à hauteur de sa poitrine, goûte sa peau parfumée aux herbes de Guylbin. Elle passe sa main droite dans les longs cheveux noirs de l'Elfe sombre, les caresse tendrement. Sa main gauche saisit la dague la plus proche. D'un geste brusque, mainte fois répété sur les champs de bataille, elle écarte le visage, agrippant fermement les cheveux, et lui tranche la gorge.

Le sang bouillonne sur ses mains et elle se recule vivement, lâchant la tête comme si elle l'avait mordue.

Ressortir de l'auberge, retourner à la maison familiale et y prendre ses affaires, rentrer à Illuanor au plus vite.

Cendre s'habille rapidement après avoir maladroitement lavé le sang dans une petite bassine d'eau. Son bâton est tombé près de la porte quand elle est entrée dans la chambre. Les runes de Myrania brillent. Elle le ramasse, lance un regard circulaire autour d'elle.

Un lourd coffre où, comme elle s'y attend, elle trouve quelques armes au milieu de livres et de vêtements. Elle saisit une épée, grande et légère, marquée des armes de la maison d'Umlayn. La lame est splendide, meurtrière.

*Le combat fait rage et la mêlée furieuse d'Elfes des bois et d'Orcs répand sang et terreur. Les Elfes noirs, nécromants et sorciers, sont restés en retrait et Cendre aperçoit sa mère, Fiona des Tanäan'Danal, entraîner leur groupe vers eux. Ils sont la clef de cette guerre ou, au moins, de cette bataille.*

*Elle le voit alors. Tandis ses compagnons reculent, Saën d'Umlayn sort sa lame. Le nécromant aime verser le sang de ses propres mains et elle aurait dû savoir, mieux que quiconque, que le corps musclé de l'Elfe sombre n'est pas celui d'un rat de bibliothèque. Il tue son peuple.*

Oubliant son bâton, Cendre serre l'épée contre elle et sort de la chambre. Elle bouscule deux demi-orcs qui montent les escaliers qui relie la salle commune au couloir des chambres, mais sa démarche légère la met rapidement hors de portée de leurs insultes et menaces.

Elle traverse Franc-Côte en courant, le trajet de la veille lui revenant en tête, limpide comme le cours des rivières. Elle est le vent et s'enfile dans les ruelles, glissant dans la foule, indifférente aux bruits et murmures de désapprobation.

La maison des Tanään'Danal. Elle ouvre la porte, s'engouffre dans le repaire des Elfes sylvains.

Dans la grande salle, Laurentia est en grande conversation avec une humaine, visiblement jeune, belle, aux longs cheveux bleus et bouclés. Derrière l'humaine, debout, se tient un homme et son attitude respectueuse ne laisse aucun doute sur le rang de la dame. La chef de clan doit négocier un important contrat, l'une de ses missions pour un seigneur humain qui emplissent les caisses de la maison.

Cendre prend alors conscience de ce à quoi elle doit ressembler, les vêtements et cheveux défaits, tenant l'épée contre elle. Sa tante la foudroie du regard et vient rapidement vers elle.

— Cendre, où étais-tu ? Et qu'est-ce que cela signifie ? Je reçois la Dame d'Ambray !

Puis le regard de Laurentia glisse sur la lame et ses yeux s'agrandissent d'étonnement en reconnaissant le travail des forgerons saphir.

— C'est un trophée de guerre, murmure Cendre sans attendre plus de questions.

— Les druides... commence sa tante qui sait que Myrania interdit l'usage des armes tranchantes à ses serviteurs.

Mais l'Elfe des bois l'interrompt :

— Je suis l'une des meilleures lames de notre clan, tu le sais, je ne serai jamais de trop.

Les sols des salles de bain de la maison des Tanään'Danal, à Franc-Côte, sont de marbre et les murs couverts de fresques peintes au fil des ans par des artistes venus du monde entier. Il n'y a pas un bruit à cette heure avancée de la nuit, le gros des occupants de la maisonnée devant se trouver dans les pièces les plus éloignées.

Du bout des doigts, Cenlivane fait mousser quelques galets parfumés dans ses courts cheveux bleus. Son esprit est au repos, comme rarement. La maison de Laurentia est une vraie place forte, remplie de soldats. Nul endroit au monde n'est plus sûr.

Aussi l'Elfe sylvaine sursaute quand, alors que rien n'a dérangé le clapotis régulier du bassin, une main se pose sur son épaule. Un juron s'échappe de ses lèvres et elle se retourne brusquement.

L'Elfe qui la regarde et lui sourit pourrait sembler son exact portrait si ce n'est qu'en lieu et place de cheveux bleus et courts, elle a une longue chevelure rouge et flamboyante.

— Cendre ! s'exclame la guerrière et les deux sœurs jumelles s'enlacent tendrement.

Un regard extérieur aurait noté bien des différences entre celles qui, cent trente huit ans plus tôt, sont nées exactes répliques l'une de l'autre.

Aujourd'hui, Cendre est plus menue, ayant perdu, au fil des années à accomplir son devoir de druidesse, la puissante acquise d'une jeunesse guerroyante.

Cenlivane, désormais, semble un peu plus grande, et son corps respire une force animale.

— Que fais-tu ici, ma belle ? questionne la guerrière maintenant que les deux sœurs se prélassent côte à côte dans l'eau tiède.

— Probablement une chose importante pour que tu te sois aventurée dans une cité aussi gigantesque, ajoute-t-elle avec un clin d'œil complice.

— Tu ne crois pas si bien dire, répond Cendre d'une voix étrangement douce, comme si elle craignait que quelqu'un puisse les entendre.

Cenlivane la regarde, intriguée.

— Le sceau d'Enmeldry, continue la druidesse. Perdu il y a plus de sept siècles au bout du monde.

Cenlivane sourit :

— Il n'y a pas de bout au monde, ma chérie...

— Disons qu'on ne l'a pas encore trouvé, soupire Cendre, rêveuse. Le sceau est décrit comme une chevalière très simple, une pierre lisse et noire montée sur un anneau d'or... et qu'un serviteur de Myrania emporta le plus loin possible... ou, en tout cas, le tenta puisqu'il ne revint jamais.

— Et donc ? questionne Cenlivane, amusée par la légende que sa sœur conte avec gravité.

— Elle est revenue, sa présence s'est faite chaque jour plus forte à mesure que le temps passait. Elle est ici, à Franc-Côte, c'est quasiment certain.

— Tu en parles comme d'une menace terrible, éclate de rire Cenlivane, n'en pouvant plus. Une pierre n'a jamais tué personne... sauf si elle est bien lancée !

La druidesse a un petit claquement de langue agacé et regarde sa sœur dans les yeux :

— Je sais que, pour toi, toute magie n'est que superstition. Tu as observé mille phénomènes grandioses, tu as vu de tes propres yeux les pouvoirs de nos dieux, tu as combattu des sorciers qui ont failli te tuer, mais, face à toutes ces manifestations qui te dépassent, tu continues à rire de ce que tu ne comprends pas, à croire que ton épée te protégera envers et contre tout.

« Nous sommes faillibles, Cenlivane, terriblement amoindris. Tous nos espions nous confirment qu'Ankomnia est en effervescence, connaît une agitation sans précédent... et Illuanor est vide de ses enfants, partis sur les chemins du monde.

« Tu ne comprends donc pas ? Tu ne vois donc pas ?

— Et que devrais-je voir, ma Cendre ? réplique doucement Cenlivane. Tu voudrais que je continue, comme toi, à soutenir un peuple qui se meurt ? Les Humains se multiplient, conquièrent des terres chaque jour un peu plus à l'Ouest tandis qu'une poignée d'Elfes fratricides tentent de s'exterminer mutuellement.

« Si tu veux que ton peuple vive, étreins tout ce qui ne ressemble pas un Orc et fais passer ton sang dans des dizaines d'enfants.

La druidesse, habituée à la volonté de choquer de sa sœur, ne réagit pas, mais son visage se ferme.

— Le sceau d'Enmeldry donne à celui qui le porte toute légitimité pour commander la famille des Muirudi. C'est la première marche pour contrôler Franc-Côte et nous serons impuissants si elle tombe aux mains des Elfes saphir.

— La gravité ne te sied pas, ma sœur chérie, et comme j'ai du temps à perdre, sourit Cenlivane, avant de continuer à copuler avec les Humains que je ne connais pas encore, laisse moi t'aider.

— Comment sais-tu où se trouve ton sceau ? demande Cenlivane tandis que les deux sœurs revêtent des vêtements noirs, plus discrets que leurs atours colorés habituels.

Cendre lace lentement ses bottes, l'esprit ailleurs.

— Je le sens, répond-elle avec un clin d'œil. Tu sais, la magie... qui n'existe pas.

La guerrière a un haussement d'épaule :

— Bien, nous allons visiter toutes les tavernes de la ville et interroger tous les suspects potentiels... mâles et beaux.

Son rire ponctue sa déclaration et Cendre se met à rire aussi.

— Je ne peux pas t'expliquer la magie, tu sais... mais nous sommes issues de druides et de sorciers, tu devrais essayer d'y croire un peu.

La nuit, les Humains se retirent, s'abritant dans leurs murs pourvus de lampes et torches, lanternes et bougies.

Le monde redevient alors celui des Elfes, surtout de ceux à la peau saphir. L'activité dans le port de Franc-Côte baisse notablement quand la lumière tombe et seuls certains quartiers restent éveillés.

— Tu ne pouvais trouver plus mauvais endroit, remarque Cenlivane.

Une violente odeur de crasse mélangée au sang, au vomi, aux ordures... monte jusqu'à leurs narines et Cendre a un haut-le-cœur. La guerrière étouffe un ricanement :

— Cela fait bien longtemps que tu n'as pas été sur un champ de bataille.

A l'abri d'un recoin d'ombre, elles observent les allées et venues de l'*Auberge du Vent hurlant* dont les larges fenêtres déversent une abondante lumière. Cris, bruits divers emplissent le lieu si bien que personne ne peut les remarquer.

La porte d'entrée claque une fois de plus et une petite silhouette sort. Longue robe noire, longs cheveux blancs, un nécromant... pressé.

— C'est lui, j'en jurerais, murmure Cendre sans jeter un œil à sa complice du moment, sans remarquer la surprise de Cenlivane.

Le jeune Kirien revenait de loin dans l'Ouest quand leurs routes se sont croisées. La guerrière jure, mais la druidesse n'y prend garde.

— Quel est le plan ?

— On l'assassine et on reprend le sceau que je ramène à Illuanor, répond Cendre le plus simplement du monde.

— On l'assassine ? C'est ainsi que font les druides porteurs d'amour et de paix.

— Je ne suis plus druide, souffle Cendre, d'une voix à peine audible.

Nouvelle stupéfaction sur le visage de Cenlivane :

— Pardon ?

— J'ai quitté l'ordre...

Cendre ne regarde toujours pas sa sœur.

— Pardon ? répète Cenlivane, incrédule.

— Ne me demande rien, je t'en prie. Je ramènerais cette bague et implorerais le pardon de Myrania... si elle veut encore de moi.

— Hé bien... Je suppose que, pour qu'elle te donne une chance, il est inutile de mettre encore plus de sang sur tes mains. Je suis un assassin, moi, je me charge de ton Elfe noir.

Le toit est glissant et Cenlivane progresse doucement, légère. Une étrange excitation l'envahit.

*J'ai à nouveau cinquante ans, pense-elle en riant intérieurement.*

*87 ans plus tôt.*

*Le peuple saphir a investi des cités humaines au sud d'Ankomnia et des familles entières vivent à l'air, certaines même allant jusqu'à acquérir terrains et fermes.*

*Cenlivane a rejoint les rangs des Éclaireurs, un groupe secret et financé par de bons et dignes Hauts Elfes, prêtres fidèles de Myrania. Est-ce la perversité de l'organisation, son hypocrisie raffinée qui ont attiré la Sylvaine ?*

*Ou simplement une soif haineuse de sang, une envie de meurtres insatisfaite en cette période de paix plus ou moins stable.*

Oiseau léger et discret perché sur un balcon distant, Cenlivane observe le jeune nécromant. Au fil des jours passés à ses côtés, lors de leur voyage, elle a pu noter son imprudence, son inexpérience. Quoiqu'il n'en ait rien dit, il doit être issu de la noblesse, peu préparé au monde extérieur, et a dû se fourrer dans de sombres histoires pour acquérir quelque prestige.

Un jeune con en d'autres termes.

Un jeune con qui l'a troublée sans qu'elle s'explique réellement pourquoi, mettant cela sur le compte de la promiscuité forcée et du manque après tant de semaines loin de l'urbanisation.

Le bruit a baissé dans la salle principale de l'auberge. Minuit passé de quatre heures, l'activité s'apaise avant les premiers rayons du soleil. Kirien, qui est monté dans sa chambre, se déshabille avant d'aller s'allonger.

Un sourire carnassier passe sur les lèvres de la guerrière et, sans un bruit, elle redescend de son perchoir, de l'autre côté de la rue. Une gouttière, quelques aspérités sur le mur, c'est plus que suffisant pour la légère Sylvaine.

Le jeune nobliau est sans méfiance, un léger entrebâillement à sa fenêtre, la période de l'année étant chaude, marquant sa pure inconscience.

Cenlivane entre sans un bruit dans la petite chambre. L'Elfe noir s'est endormi, entièrement découvert. Pas de poignard à sa portée, aucune arme. La guerrière a un doute. Cela sent le piège à plein nez.

Quelques pas encore, sûrs, rapides.

Une lame plantée dans chacune de ses mains pour que le nécromant soit sans pouvoir, les mains autour du cou pour l'étrangler rapidement.

— Où est l'Etoile ? glisse l'assassin à l'oreille de l'Elfe qui la regarde les yeux écarquillés.

Kirien fixe l'ombre qui le maintient immobile, assise sur lui.

En quelques secondes, son imbécillité lui fait monter au visage bouffées de remords et de colère tandis que l'assassin referme lentement son étreinte, le privant d'air.

Il ne peut distinguer que les yeux, le reste du visage étant masqué de noir, et il lui semble reconnaître le regard vert et perçant, mais la douleur afflue de ses mains, son esprit crie au secours.

— Où est le sceau ? répète la voix dans son oreille.

Mourir, quelle fin infiniment glorieuse après tous ces efforts pour récupérer leur saleté de bague ! Des larmes de rage et de dépit montent à ses yeux, mais ne vont pas plus loin, le coup brutal porté dans son cœur mettant fin aux questions tournoyantes.

*Je ne vois rien*, s'énerve Cenlivane et, perdant son calme, elle renverse un petit coffre. Le bruit est léger, mais elle entend du mouvement depuis le couloir. Nouveau juron. Et, là, dans le contenu du coffre renversé, la chevalière et sa pierre noire, si peu gracieuse. La guerrière se penche, la ramasse prestement et la passe à son doigt.

Un coup d'œil au lit où le bel Elfe nu se vide largement de son sang. L'assassin a-t-elle une pointe de regret ? Elle se penche sur le front de sa victime et y dépose un baiser.

Elle est déjà loin quand la porte de la chambre s'ouvre.

La petite chambre est plongée dans l'obscurité si bien que le passant, de l'extérieur, imaginerait l'occupant dormant paisiblement, probablement après une journée de commerce sur les marchés de Franc-Côte.

Kirien ne bouge pas, les douleurs à la poitrine l'élançant cruellement. Devant lui, le nécromant plus âgé tourne en rond, enragé.

— Après tous ces efforts, je ne comprends pas que tu aies permis qu'on te prenne l'Etoile ! Tu as voyagé des mois pour elle ; à quoi joues-tu, crétin ?

— Que puis-je te répondre, Saën, que tu ne saches déjà ? répond le jeune nécromant, la voix sifflante, oubliant sa douleur quelques secondes.

— Nous devons retrouver l'Etoile, appuie l'Elfe en se penchant sur son collègue, le regard menaçant.

Puis, brusquement, il a un geste de recul :

— Tu empestes la Sylvaine !

Kirien a un haussement d'épaule tout en réalisant que sa vue ne l'a pas trompé. Sur sa peau, mêlé au sang et au reste de sa peur, il peut encore percevoir la légère odeur des herbes que l'étrange Cenlivane utilise pour se laver.

*J'ai été un idiot, pense-t-il, mais je ne suis pas le seul.*

— Le bon côté, persifle Saën, c'est que, si nos ennemis engagent des assassins incapables d'éliminer définitivement leurs victimes, nous n'aurons pas de mal à en venir à bout. Enfin, si tu ne me caches rien.

Et le nécromant regarde son jeune associé avec un regard mauvais et suspicieux, tout en passant, distrait, la main sur son cou où une large entaille l'aurait vidé de son sang si l'un de ses disciples n'était pas rapidement intervenu.

*Cité d'Illuanor, Forêt de Gylbin*

Depuis la passerelle, la voix grave de Wulfraan semble davantage chanter qu'enseigner et Cenlivane sourit. A-elle besoin de le voir pour imaginer le vieux druide dispensant cet enseignement plein d'amour, de sagesse, de compassion ?

Les années ont passé, mais son oncle n'a pas changé, fidèle à ses croyances, à ses convictions. Pourtant, petit à petit, les élèves se sont faits plus rares tandis qu'Illuanor se vidait doucement de son sang jeune, de ses enfants tout juste majeurs.

Le cours s'achève, les jeunes Sylvains quittent le bâtiment. Ils passent devant Cenlivane, la saluent respectueusement en reconnaissant la Tanään'Danal et s'éloignent par les ponts et traverses qui relient le Temple au reste de la cité.

Puis Wulfraan sort à son tour et aperçoit la guerrière. Ses lèvres s'articulent en un étrange sourire un peu triste.

— N'es-tu pas heureux de voir ta nièce chérie ? plaisante Cenlivane en venant à sa rencontre.

— La fière Tanään'Danal vient-elle rendre visite à son vieil oncle un peu cinglé sans qu'il y ait de motif grave ? répond doucement le vieux druide.

Un voile léger et très rapide passe sur le visage de l'Elfe, mais elle reprend bien vite son plus beau sourire.

— Il le faudrait, cher oncle, je sais bien... mais, parfois, j'oublie que la vie n'est pas que travail. Puis-je te raccompagner chez toi afin que tu m'offres une tasse de thé ?

Wulfraan ne pose aucune question et Cenlivane ne semble pas être venue pour autre chose que goûter les délicieuses pâtisseries de son oncle. L'heure avance doucement et la nuit est tombée.

— Une plante qui ne grandit plus meurt, n'est-ce pas ? dit enfin la guerrière, rompant le silence.

— Le vieil Elfe ne grandit plus, mais ne meurt pas, répond le druide en regardant sa nièce dans les yeux.

— Il ne meurt pas, mais il ne s'adapte pas, il continue de marcher dans un monde qui lui devient étranger, il finit par s'éteindre d'ennui et de solitude.

— Ainsi Myrania a voulu ses enfants.

— Je ne sais pas ce que ta déesse a voulu, le coupe Cenlivane, mais les Humains se reproduisent, peuplent le monde, découvrent, évoluent... et, bientôt, Illuanor ne sera plus qu'un îlot d'arbres où nous nous recroquevillerons pour mourir, sans plus avoir notre place nulle part.

— Nous ne pouvons pas changer ce que Myrania a fait de nous, ce qu'elle a voulu des hommes...

— Si ta déesse n'est qu'amour pour nous comme tu l'enseignes à tes élèves, je doute qu'elle ait jamais voulu de cette fin pour notre peuple.

Le silence à nouveau, oncle et nièce finissent leur tasse, un autre biscuit.

— Nous ne nous reproduisons pas assez, c'est un fait, continue enfin Cenlivane, et je doute de changer cela chez mes frères. Mais le pouvoir ne réside pas que dans le nombre. Il s'acquiert, il se gagne, il se conserve, il s'utilise.

— Le pouvoir ? s'étouffe Wulfraan avec un biscuit peut-être un peu plus sec que les autres.

— Oui, le pouvoir, la richesse, les biens matériels dont les hommes sont si friands et qui les corrompt.

— Et qui corrompt même l'Elfe quand il y goûte.

— Oui, probablement, reconnaît la guerrière en touchant machinalement la bague passée à son doigt. Mais toute guerre a son lot de pertes et, si nous gagnons, ma perte te paraîtra plus douce.

Cenlivane sourit de cette façon si étrange qui met mal à l'aise le vieux druide.

— La guerre ? Ta perte ? De quoi parlons-nous ? questionne-t-il.

— Franc-Côte, la cité la plus... intéressante pour nous aujourd'hui. Richesses, pouvoir. Commerce florissant, armées. A une distance fort satisfaisante d'Illuanor... et d'Ankomnia où nous n'aurons qu'à cueillir nos ennemis une fois que notre peuple aura retrouvé une force de frappe convenable. D'ailleurs, n'y as-tu pas envoyé Cendre pour y conclure de nouvelles alliances ?

— Cenlivane, quel mauvais vin a tourné ton jugement ?

— Le vin que l'on sert aux mourants ! Tu sais que j'ai raison. Encore quelques décennies de ce régime et il n'y aura plus un seul Sylvain pour prononcer un discours digne de ce nom à mon enterrement. Je veux ta bénédiction, toi, l'un des Sept qui guident Illuanor. Je pars conquérir Franc-Côte en ton nom et au nom du clan des Tanään'Danal, mais avec mes méthodes et je serai

ton arme, arme salie et corrompue que tu pourras jeter quand le pouvoir sera entre les mains des Sept.

— Cela ne peut être ce que Myrania a voulu, murmure le vieux druide.

— Et, toi, que veux-tu ? Tu veux voir mourir tous nos enfants ?

Arthur de Pendéan garde les yeux fixés sur la fenêtre, ne se retournant pas, et Cenlivane reste immobile, se forçant à conserver tout le calme qu'exige la situation.

— Vous me menacez, finit par dire le nobliau, tranchant le silence d'une voix mal assurée.

Un sourire mauvais passe sur les lèvres de l'Elfe sylvaine :

— C'est un résumé succinct, mais qui me semble pertinent, répond-elle.

— C'est assez étrange, comme situation. Les gens de votre espèce ont parcouru le monde en déclarant que votre peuple est l' élu, le détenteur de tout savoir et de toute justice...

— Non, non, l'interrompt Cenlivane, c'est un discours de Haut Elfe, nous n'avons jamais eu autant d'arrogance.

Arthur fait volte-face et la regarde. Son regard brûle de haine, de mépris et de peur :

— Et, maintenant, vous montrez votre vrai visage. Vos méthodes ne sont pas plus honorables que celles des Elfes noirs dont vous prétendez nous défendre.

Cenlivane reste imperturbable.

— Les temps ont changé, que voulez-vous ? Vous n'avez pas rejeté les Elfes sombres et leurs méthodes, il est normal que nous en concluions que vous appréciez lesdites méthodes, persifle-t-elle.

— Vous me faites chanter !

— Et c'est efficace ? s'enquiert la guerrière.

— Ai-je le choix alors que vous détenez mon fils ? s'emporte le seigneur de Pendéan.

— Je dirais que non, répond Cenlivane avec un sourire goguenard.

Il est tard et les rues se vident progressivement. Cenlivane avance vite, songeuse. Ils prennent trop de risques, elle le sent, mais l'adversaire progresse vite et ils ne doivent pas se laisser distancer. Machinalement, elle s'enfonce dans les rues qui mènent vers le port. Elle a passé bien des années à Franc-Côte et les humains qu'elle y a côtoyés ont vieilli. Comment supportent-

ils leur condition, le mystère lui reste entier. Elle reconnaît l'enseigne et sourit. Un petit remontant ne lui fera pas de mal après une telle journée.

Comme tous les soirs depuis une centaine d'années, la *Taverne de la Troisième Roue* est bondée... et c'est cela qu'on attend d'elle.

Trop de gens, trop de témoins, trop de tout. Paix y est donc assurée, détente, relâchement de quelques heures. La guerrière se fraie un chemin jusqu'à une petite table, dans un recoin, et se laisse choir sur la chaise.

Elle sirote le vin chaud parfumé à la cannelle à petites gorgées, tout doucement, laissant son regard glisser dans la grande salle commune tandis que l'épice flatte son odorat sensible. Certaines silhouettes ne semblent pas déplaisantes et il y a bien longtemps qu'elle n'a pris un peu de bon temps. Mais les temps ne sont pas trop favorables à de telles distractions. Elle soupire.

— Finalement, il y a parfois de bonnes surprises dans ce genre d'endroit, fait une voix à côté d'elle et elle sursaute légèrement.

— Kirien ? s'étonne-t-elle en reconnaissant l'Elfe noir.

— Oui, c'est bien ainsi que mon nom se prononce en langue commune, sourit-il. Puis-je m'asseoir ?

— Évidemment, répond Cenlivane, le sourire retenu.

Le nécromant approche une chaise, prend le temps de se poser puis, assis en face de l'Elfe sylvaïne, il la regarde droit dans les yeux :

— J'imaginai que tu serais heureuse de me savoir en bonne santé après le coup que j'ai pris dernièrement, ironise-t-il, tout en dévoilant ses paumes bandées.

— Tu as été attaqué ? fait la guerrière, soutenant son regard.

— Rien de grave, un amateur chez les assassins, je suppose, répond Kirien. Cela nous rappelle combien la vie, même pour un Elfe, est un bien précieux et fragile. Et qu'on a bien le droit à quelques heures de repos ?

— Ça me va, chuchote presque Cenlivane.

Le nécromant semble hésiter, puis ses doigts glissent sur la main de son adversaire.

— En matière de plaisir, est-il même bon de trop tarder, qui sait ce qui nous attend demain.

La tête légèrement penchée, comme s'il réfléchissait, il détaille le visage de son interlocutrice. Les grands yeux verts, le nez fin et droit, la bouche railleuse. Elle lui plait plus que

de raison, il doit bien se l'avouer. Son regard descend vers la gorge puis les seins que le décolleté cache à peine.

— Il manquera quelque chose dans ce monde quand nous aurons gagné, murmure-t-il, presque pour lui-même, mais Cenlivane réplique :

— Quand nous aurons gagné, certaines nuits manqueront de saveur, je ne peux que te l'accorder.

Et elle enchaîne :

— J'espère que tu ne me proposes pas de te suivre chez toi.

— Non, répond Kirien en riant, mais j'avoue que je suis resté très classique et j'apprécie, pour ce genre d'échange, les endroits clos et... intimes.

— Les ruelles sont intimes aussi tard dans la nuit.

Et Cenlivane rit aux éclats, plus du regard embarrassé du nécromant que de sa propre plaisanterie.

Ils suivent une ou deux traverses puis arrivent dans une ruelle moins éclairée que les autres.

— On ne va pas être trop difficiles, après tout, remarque Cenlivane, on sera peut-être morts dans pas si longtemps.

— C'est une façon de voir les choses, raille Kirien, mais j'aime mon confort, moi.

— Tu ne vas quand même pas te taper une Sylvaine pour que ce soit comme à la maison, rit l'Elfe en le tirant par la main.

Elle défait le fourreau de son épée et fait mine de le poser contre le mur.

— Pas d'embrouilles, hein, on n'est pas là pour les affaires ? redemande-t-elle.

— Pas d'embrouilles, ce n'est vraiment pas ce dont j'ai envie à cet instant.

— Et de quoi as-tu envie ? sourit Cenlivane en appuyant son dos contre le mur et en prenant la main du nécromant pour l'attirer vers elle.

— De toi, ma belle, murmure Kirien, j'avais oublié à quel point !

L'Elfe noir se penche vers l'Elfe sylvaine, pose ses lèvres contre les siennes. Ses mains serrèrent sa taille puis remontent doucement pour défaire les attaches de sa chemise légère.

Les habitants de la ruelle sombre, derrière leurs volets clos, entendent probablement quelques gémissements, mais la promiscuité des grandes villes apprend la discrétion...

Pourtant, Kirien, plongé en Cenlivane, sent qu'on lui tape l'épaule et il se retourne violemment.

— C'est mon territoire, ici, lui dit un homme de grande taille, marqué de quelques cicatrices, l'air mauvais.

Il est flanqué d'une fille maigre, fatiguée, qui s'est probablement sentie envahie sur son lieu de travail et qui a donné l'alerte. Le regard de Kirien devient noir :

— On est occupés, tu ne vois pas, crache-t-il.

— Ici, ce sont mes filles qui sont occupées, réplique l'homme tout en regardant, un rien surpris, la magnifique guerrière que le corps de l'Elfe noir lui a jusqu'à présent caché.

— Ces humains sont d'un grossier, soupire Cenlivane sarcastique.

— Dégage, siffle Kirien.

— C'est toi qui vas dégager, rétorque l'humain, bien décidé à se battre.

Mais il est stoppé net par l'éclair qui sort des doigts du nécromant et il s'écroule sur les pavés. Kirien attrape la main de Cenlivane :

— Viens, on va se trouver un endroit plus tranquille.

Le cadavre est toujours là, dans la ruelle, quand Cenlivane repasse deux heures plus tard.

— Héhé, sourit-elle.

Elle s'approche et son ouïe l'avertit que la fille pleure, recroquevillée, à deux porches de là. Elle s'en approche doucement et l'Humaine lève vers elle un regard plein de terreur.

— Je suis désolée, je ne voulais pas, commence-t-elle à bafouiller, persuadée sans doute que la guerrière va l'achever.

— Ce n'était pas très malin, tu t'en rends compte ? répond Cenlivane en tendant la main à la prostituée pour qu'elle se relève.

— Je ne vous avais pas vue, j'ai cru qu'une autre fille avait...

— Pourtant, aux robes de mon amant, tu aurais dû te douter que ce n'est pas là un de tes clients, soupire la guerrière.

Kirien doit croquer sous l'or, cela se sent à ses manières, à son accent précieux quand il parle la langue commune, à ses robes magnifiques, brodées, de tissus les plus nobles alors même que, en mission, il devrait adopter un style plus sobre. Avec sa fortune et son physique, il n'a pas dû avoir souvent à payer une maîtresse, bien au contraire.

— Ton mac, continue Cenlivane, il travaillait en solo ou il a un maître ?

— Tout ce quartier appartient à la même personne, répond la fille avec étonnement, comme s'il était incongru de poser une telle question.

— Conduis-moi à lui, répond l'Elfe.

— Mais...

— Obéis et tu vivras.

— Myrania n'approuve pas que l'on paie les échanges sexuels, commente Cenlivane d'une voix douce tout en observant l'homme qui lui fait face.

— Je me contrefous de cette Myramachin, rétorque Brand Neolny méchamment.

Ses yeux, inquiets, balaient la pièce du regard. La guerrière a mis à mal son escorte en finalement bien peu de temps et elle peut lui ôter la vie assez facilement.

— Tu as tort de mépriser les attentes des dieux, homme de peu de foi, répond l'Elfe et un sourire mauvais illumine ses lèvres. Ma déesse désapprouverait que je laisse continuer ton petit trafic... aussi va-t-il falloir que tu sois très persuasif pour que je te laisse tranquille.

La menace est prononcée d'une voix si douce que l'homme en frissonne... mais il comprend, elle parle sa langue :

— Que veux-tu ?

— Et bien, vois-tu...

Cenlivane parle peu, ces Humains doivent interférer le moins possible dans leurs affaires... mais, en repartant, elle sait qu'elle tiendra désormais, dans peu de temps, encore quelques voix des petits seigneurs locaux.

A l'abri de l'ombre d'un porche, la guerrière observe l'Humain et une expression de dégoût passe sur son beau visage.

Alors qu'il pourrait entretenir une maîtresse bien nourrie, le petit seigneur vient jeter quelques pièces à la face d'une souillon, prête à tout pour ne pas mourir de faim. Quoique la Sylvaine éprouve rarement de la compassion, surtout pour cette race trop jeune et trop agitée, elle n'apprécie pas qu'on humilie sans raison quiconque.

Trop occupé pour l'entendre approcher, l'homme semble en extase quand, brusquement, une lame se pose sur sa gorge. La fille, surprise, se relève, les yeux écarquillés, mais reconnaît

l'Elfe qu'on lui a décrite. Les ordres sont clairs : la Sylvaine a tout pouvoir et personne ne doit l'entraver. L'Humaine incline donc la tête vers la guerrière, en signe d'obéissance.

Cenlivane, le cœur serré, saisit son menton de deux doigts et relève sa tête. Le visage est marqué, fatigué...

— Il y a tant d'autres moyens de gagner ta vie, dit-elle doucement, presque pour elle-même.

Puis, rapidement, elle coupe la bourse pendue à la ceinture du petit seigneur et la tend à la prostituée. Les pièces sont bruyantes, la bourse est remplie.

— Tiens, tu as là de quoi quitter cette ville. Mais file. Vite.

L'Humain, toujours maintenu par la lame coupante et ferme, ne peut qu'émettre un drôle de gargouillis en guise de protestation. Cenlivane se rappelle alors de sa présence et le dévisage :

— Je déteste les choses comme toi, remarque-t-elle froidement. J'imagine que te tuer me ferait un bien fou.

Elle semble hésiter, comme pesant les avantages et inconvénients de l'idée.

— Mais je crois que je sais comment rendre ton existence un peu moins pénible à mon esprit...

La nuit a été bien remplie et le soleil commence à se lever. Trop tard pour dormir, elle prendrait bien un bon petit déjeuner. Et elle se met à rire, brusquement, toute seule, alors qu'elle marche.

Le clan des Siluan et ses alliés doivent être établi dans ce quartier, c'est le plus pratique pour recruter. Et, s'ils sont bien ici, elle sait où ils doivent prendre le premier repas de la journée. Elle se sent d'humeur à leur rendre visite.

— Tu as bien fait de te laver, tu puais la Sylvaine, fait remarquer Saën tout en buvant son café.

— Je me suis toujours demandé comment tu pouvais sentir ce genre de choses, remarque Kirien tout en s'asseyant à sa table. Tu es obsédée par elles que tu sentes leur parfum partout ?

Il éclate de rire.

— A priori, l'obsédé de cette nuit n'est pas moi, réplique froidement Saën.

— Comment le sens-tu ?

— Connais tes ennemis, Kirien. Les Tanään'Danal représentent la plus forte armée de cette foutue ville. Et celle que tu as baisée est probablement la même qui a tenté de t'assassiner !

Au fond de lui, une sourde colère gronde.

La porte de la taverne s'ouvre brutalement et Cenlivane entre.

Les habitués, Orcs, demi-orcs, Elfes noirs... portent la main à leurs lames, mais la Sylvaine avance décidée. Elle met quelques secondes à remarquer la table qu'occupent les deux nécromants et elle se dirige directement vers eux.

— Je savais que la compagnie serait intéressante ici, lance-t-elle à voix forte, et j'ai passé une excellente nuit, je me sens un appétit d'Orc.

Elle part d'un grand rire gras.

Kirien la regarde, sans vraiment réaliser ce qui se passe, mais il ne remarque pas que Saën a blêmi.

— Cendre ? demande ce dernier, reconnaissant sans la reconnaître l'Elfe.

Cenlivane le dévisage étrangement :

— Cendre ? Non, je ne suis pas Cendre. Mais j'avoue que je suis surprise qu'un chien de ton genre connaisse ma petite druidesse.

Kirien s'est tourné vers son collègue, aussi étonné que Cenlivane.

— Qui es-tu ? coupe Saën.

— Je suis Cenlivane des Tanään'Danal, annonce-t-elle comme un défi, mais je pensais que ma réputation me précédait... ou que ce cher Kirien aurait fait les présentations. Il est plus maniéré d'ordinaire.

L'esprit de Saën fonctionne à toute vitesse et ses yeux deviennent de plus en plus mauvais.

— Non seulement tu couches avec l'ennemie, apostrophe-t-il Kirien, mais tu choisis de le faire avec leur chef !

— Tututut, l'interrompt la guerrière en bougeant l'index en signe de dénégation. Je ne suis chef de rien du tout.

Le nécromant la regarde, plein de haine.

— Nous n'aurions qu'à te couper la tête pour couper la tête de cette guerre.

— Oulala, gémit Cenlivane, mais c'est qu'il me ferait peur, le méchant chien. Si tu me coupes la tête, ton ami devra baiser un cadavre et c'est dégoûtant. Allons, allons, je suis grand

seigneur. Oublions cette guerre, considérons que je l'ai gagnée, quittez Franc-Côte et soyons bons amis.

Et la guerrière rit, sachant parfaitement que son assurance est un poison dans le cœur de ses ennemis.

— Va-t-en, s'il te plaît, lui demande Kirien d'une voix étrangement douce.

Cenlivane se tourne vers lui, sourit et lui tapote la joue.

— Je vais gagner, mon chéri, et nous ne ferons pas de prisonnier. Mais, si tu es bien sage, je me laisserais peut-être aller à prendre un ou deux esclaves.

Elle fait volte face et quitte la taverne.

— Kirien, mon ami, susurre Saën, rappelle-moi de te tuer quand cette guerre sera finie.

— Parce que nous avons le même genre de goût ? ironise le jeune nécromant nerveux.

Saën le regarde longuement.

— Est-ce prudent ?

— Entre gens de parole, ce genre de petites pauses ne prêtent pas à conséquence.

— Entre gens de parole, oui, répète pensivement Saën.

Contrairement à son cadet, le nécromant connaît ce que l'esprit et le cœur peuvent dissimuler. Il n'est pas resté à l'abri de sa cité natale, dans les draps de soie. Son regard a plongé dans celui de la guerrière. S'il y a reconnu certains traits de sa sœur jumelle, comme son engagement profond envers son peuple, il y a lu aussi la cruauté et l'absence de toute conscience. Ainsi que ses informateurs le lui ont appris, Cenlivane des Tanään'Danal est prête à tout pour gagner.

Mais au fond de lui, il sait que les jeux sont faits, aussi reprend-il :

— Très bien. Les Sylvains sont en train d'envahir Franc-Côte et Cenlivane rallie de nouveaux seigneurs chaque jour, mais tu trouves normal d'occuper tes nuits à la baiser plutôt qu'à servir notre cause. Bien. Tu aurais au moins pu apprendre pourquoi ses méthodes semblent bien plus efficaces que les nôtres... Cela dit, pendant que les Tanään'Danal s'agitent ici, l'armée d'Illuanor est affaiblie. Puisque tu aimes perdre ton temps ici, perds-le efficacement tandis que je m'emparerais de leur cité.

La colline domine la ville, mais, à cette heure avancée de la nuit, la gigantesque créature tentaculaire semble s'être repliée sur elle-même, clignotant de ses milliers d'yeux. Ses longs bras,

convois marchands ou voyageurs isolés, se sont rétractés et, à cette distance, il ne reste qu'une rumeur lointaine.

Puis un point se détache, craché par l'une des portes secondaires, et semble filer vers le sud. Les yeux du loup se rétrécissent, mais son instinct parle le premier. Saën rentre chez lui. Pourquoi ?

Le loup s'élance.

Le cheval noir de Saën se cabre violemment quand le loup saute à sa gorge et le nécromant tombe brutalement de sa monture. En quelques secondes, il est sur pied, tirant son épée et il lève son bras, les yeux brûlants. L'éclat de la lune fait briller la longue lame un instant... mais elle ne retombe pas. Le loup est redevenu druide et Cendre le regarde. Ses mains formulent l'attaque, mais sa course folle sur les talons de son ennemi l'a épuisée plus qu'elle ne l'aurait voulu. Un instant d'inattention et Saën est sur elle :

— Ainsi, souffle Cendre, c'est ainsi que cela se termine. Je tente de te tuer, tu tentes de me tuer...

Ses paupières sont closes et elle ne voit pas que son bourreau a stoppé son geste et la contemple. Sereine, elle attend le coup fatal, presque rassurée que tout soit enfin fini.

— N'est-ce pas la meilleure fin ? répond le nécromant et il se penche vers elle, ses lèvres effleurant les siennes.

L'Elfe sylvaine frissonne à ce contact, bien différent de celui qu'elle attend.

— Tu es une guerrière, planter ta lame résout tout, n'est-ce pas ?

Il n'attend pas la réponse et se relève. Il range la lame dans son fourreau.

— Nous nous reverrons sur le champ de bataille, Cendre, je ne te tuerai pas comme ça.

Quand Cendre retrouve sa sœur, elle est dans sa chambre, prenant soin de ses armes comme elle le fait toujours avant une bataille. Combien de guerres vécues ensemble avant que la vie ne leur fasse suivre un chemin si différent. Des années passées où elles se préparaient avec les mêmes gestes, le même amour de ces lames elfiques... avant que...

— Cenlivane ! commence Cendre, l'inquiétude pointant dans sa voix.

— Je sais, ma chérie, je sais, répond la guerrière sans lever les yeux de sa tâche. Je n'ai besoin que d'une poignée d'hommes ici. Illuanor a besoin de toutes nos forces.

— Je ne peux plus diriger d'armée, tu le sais...

— Bien sûr que si, Cendre des Tanään'Danal, tu es même bien meilleure que moi dans ce rôle. Je m'occupe de Kirien et de Franc-Côte. Hâte-toi.

Depuis la rue, rien ne distingue cette maison-ci des autres. Peut-être peut-on noter, tout au plus, que la porte ne comporte aucun motif particulier et que son bois semble moins solide que celui de maisons voisines. Plus modeste donc ?

Cendre hésite un instant devant l'entrée puis toque doucement au panneau. Quelques secondes s'écoulent avant qu'on ne vienne lui ouvrir.

— Cendre ? s'exclame la servante de Myrania en reconnaissant l'Elfe qui se tient devant elle. Que viens-tu faire ici ?

— Je dois parler à notre Mère, répond simplement l'ancienne druidesse.

L'autre hésite, mais la laisse entrer.

A l'intérieur, la pénombre contraste avec le soleil du dehors et il lui faut quelques secondes pour que ses yeux s'habituent.

Personne. Juste la pièce vide, sans fenêtre, et un simple autel. Instinctivement, elle porte sa main à la poignée de la grande épée qui est accrochée dans son dos et la caresse. Puis elle avance vers l'autel et y dépose l'arme avant de s'agenouiller.

— Myrania, mère des Elfes et de tous les justes, je suis revenue, moi, ta fille indigne et pécheresse, commence Cendre. Je sais que je n'ai jamais vraiment mérité tous les pouvoirs dont tu m'as honorée et je ne sais pas si j'en serai jamais digne. Mais, aujourd'hui, mes frères ont besoin de la puissance que tu m'as donnée, ils ont besoin de tes pouvoirs et de mon bras. Le temps n'est plus à la contemplation et à la réflexion. Notre peuple va mourir si nous ne nous battons pas. Il n'y a pas de gentils ou de méchants dans une guerre, il n'y a que des assassins et des morts. Renforce mes pouvoirs, que ton peuple vive ! Fais de moi ta main armée !

Il y a du bruit dans son dos puis un druide s'avance vers Cendre qui est toujours agenouillée.

— Relève-toi, fille de Myrania, dit-il en lui posant la main sur l'épaule. Notre Mère entend que nous te servions, car tu es Siene.

— Les Elfes noirs font marche sur Illuanor, annonce le jeune garde qui entre dans la grande salle.

Les sages qui dirigent la ville se regardent puis tous se tournent vers Wulfraan.

— Nous n'avons pas assez de soldats, notre magie ne suffira pas.

— Non, nous n'avons pas assez de soldats ici, mais nous devons faire venir les lames de Franc-Côte et l'armée des Tanään'Danal, déclare posément Wulfraan.

Mais le clan est déjà en route vers sa ville-mère...